

La pluie s'arrêta, un passager ouvrit la fenêtre. L'air glacé du dehors pénétra à l'intérieur et la buée sur la vitre se dissipa en un instant. L'autobus continuait sa progression sur la route asphaltée où le soleil commençait à se refléter. Les couleurs du paysage mouillé

AKIRA YOSHIMURA

Un spécimen transparent

suivi de
Voyage vers les étoiles

récits traduits du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle

brillant dans la lumière, passant à travers la fenêtre, mettaient un peu de gaieté à l'intérieur du véhicule. Lorsque l'autobus s'arrêtait aux croisements, une légère ondulation se propageait de passager en passager.

ACTES SUD

Extrait de la publication

“LETTRES JAPONAISES”

série dirigée par Rose-Marie Makino-Fayolle

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans les dédales d'un hôpital, un homme prélève des spécimens osseux sur les cadavres. Enfant, il observait déjà son beau-père qui, après les tremblements de terre, rôdait dans les décombres. La nuit, il sculptait en secret d'inquiétantes miniatures...

Un jeune homme en partance pour l'université s'assied sur un banc. Dès lors il ne vivra plus jamais ce à quoi il était destiné. Un autre le rejoint bientôt et peu à peu l'entraîne vers l'univers du renoncement, celui de l'abandon. Ensemble, ils vont quitter Tokyo, suivre une route lointaine, atteindre la montagne et s'élancer enfin du haut de la falaise dans le grand bleu de la mer.

À travers ces récits, Akira Yoshimura nous entraîne aux confins du monde. Mais la poésie de son écriture est d'une telle beauté que seule s'impose dans nos mémoires l'envoûtante singularité de son imaginaire.

AKIRA YOSHIMURA

Akira Yoshimura (1927-2006) a laissé une œuvre considérable qui a marqué la littérature japonaise contemporaine. Ses ouvrages traduits en français sont publiés aux éditions Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

NAUFRAGES, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 623.

LIBERTÉ CONDITIONNELLE, Actes Sud, 2001.

LA JEUNE FILLE SUPPLICIÉE SUR UNE ÉTAGÈRE suivi de
LE SOURIRE DES PIERRES, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 773.

LA GUERRE DES JOURS LOINTAINS, Actes Sud, 2004.

Titres originaux :

Hoshi e no tabi

Tomei Hyobon

Editeur original :

Shinchosha Co., Ltd., Tokyo

© Akira Yoshimura, 1974

représenté par le Japan Foreign-Rights Centre

© ACTES SUD, 2006

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02918-0

AKIRA YOSHIMURA

UN SPÉCIMEN
TRANSPARENT

suivi de

VOYAGE
VERS LES ÉTOILES

récits traduits du japonais
 par Rose-Marie Makino-Fayolle

ACTES SUD

UN SPÉCIMEN TRANSPARENT

I

La pluie s'arrêta, un passager ouvrit la fenêtre.

L'air glacé du dehors pénétra à l'intérieur et la buée sur la vitre se dissipa en un instant.

L'autobus continuait sa progression sur la route asphaltée où le soleil commençait à se refléter. Les couleurs du paysage mouillé brillant dans la lumière, passant à travers la fenêtre, mettaient un peu de gaieté à l'intérieur du véhicule.

Lorsque l'autobus s'arrêtait aux croisements, une légère ondulation se propageait de passager en passager. Chaque fois, Kenshiro qui avait les nerfs à fleur de peau se focalisait sur le corps de la jeune femme qui se tenait à ses côtés. Celui-ci appartenait plutôt à la catégorie des corps graciles, mais il lui semblait que les os du bassin sur lequel la jupe était tendue étaient hérissés comme les piquants d'une carapace d'araignée de mer.

Profitant des oscillations du châssis, il tentait subrepticement de la frôler. C'était son habitude matinale de se rapprocher des femmes dans l'autobus qui le conduisait à son travail. Il choisissait tout naturellement celles qui avaient un corps maigre. La beauté ou la laideur de leur visage n'entrait pas en considération. Son seul but était la forme des os qu'il sentait pointer à travers les vêtements. Bien sûr, il était le plus souvent déçu. Mais le bassin de la femme qu'il effleura ce jour-là offrit une entière satisfaction à ses sens. Il le ressentit même comme un magnifique récipient osseux abritant un intérieur fécond.

Bientôt, l'autobus s'arrêta au pied de la passerelle proche de la gare.

Kenshiro, grimaçant de regret, descendit du véhicule en se frottant résolument aux hanches de la femme. Après un léger coup de klaxon, l'autobus s'éloigna, traversa le carrefour. Il resta un moment à le regarder s'en aller, avec un sentiment de regret comme d'habitude.

Dès que la carrosserie de l'autobus eut disparu, renonçant enfin, il traversa le passage clouté à petites foulées, franchit le portail d'enceinte de l'hôpital universitaire avec son bâtiment blanc aux fenêtres alignées. Les yeux mi-clos à cause de la réverbération du soleil qui éclairait les vitres, il contourna le bâtiment en marchant sur le gravier qui commençait à sécher çà et là. Sur l'arrière,

le soleil disparaissait soudain, tandis que l'étroit chemin moussu était vert par endroits. Au bout de ce chemin était tapie une vieille bâtisse en briques.

Arrivé devant la bâtisse, il poussa une porte métallique au verre fendu, pénétra à l'intérieur. Il aperçut dans la pièce cimentée sur sa gauche des employés en bottes de caoutchouc qui lavaient le sol à grande eau, au jet.

Kenshiro entra dans le vestiaire, prit place au bureau près de la fenêtre. Dans un coin de la pièce, Kamo qui semblait tout juste arrivé était en train d'enfiler les manches de sa blouse blanche.

L'air de mauvaise humeur, Kenshiro sortit de quoi fumer du sac de toile qu'il avait apporté avec lui, saisit un tiers de cigarette qu'il introduisit avec précaution dans le petit fourneau de sa pipe.

Kamo apporta du thé.

— Il y a un corps à désarticuler...

— Je sais.

La pipe à la bouche, Kenshiro gardait obstinément le visage tourné vers la fenêtre.

Kamo était assis à une table rudimentaire, mais bientôt il se leva et quitta la pièce en silence.

Kenshiro vida sa pipe d'un geste agacé contre le bord d'une boîte métallique. Cela faisait déjà trois mois que Kamo lui avait été confié par le directeur du laboratoire de recherches. Il lui avait présenté le garçon

en lui expliquant d'un air amusé que celui-ci avait mis le personnel médical du service de chirurgie dans l'embarras en venant réclamer les côtes qu'on lui avait enlevées deux ans plus tôt, quand il avait été opéré de la poitrine.

Laissant courir un regard gêné sur le jeune homme pâle en veste bleu marine, Kenshiro avait questionné en retour :

— Cette personne dit qu'elle veut m'aider dans mon travail ?

— Tu veux absolument le faire, hein ? avait insisté le directeur en fixant avec un sourire gêné le visage du garçon.

— Oui, avait timidement acquiescé celui-ci.

Kenshiro l'avait aussitôt regardé à nouveau avec stupeur. Jusqu'alors, d'après son expérience, ne souhaitaient devenir assistants que les laissés pour compte des autres métiers, c'est-à-dire des hommes âgés sans qualification ayant perdu tout espoir dans la vie. Avec ces précédents en tête, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était tout à fait déplacé pour un jeune citoyen comme lui de se porter candidat au poste d'assistant.

Kamo gardait une expression enfantine sur le visage. Il était inexpressif comme un poisson d'eau douce. En le regardant attentivement on reconnaissait la fragilité de son ossature, et l'une de ses maigres épaules légèrement proéminente témoignait de son opération à la poitrine.

Esquissant naturellement un pâle sourire, Kenshiro avait bien voulu répondre à son désir en l'acceptant comme assistant.

Jusqu'alors, les candidats même les plus motivés frémissaient à l'idée du travail qui les attendait et s'en allaient en général au bout de deux ou trois jours, tout juste s'ils arrivaient à tenir un mois. Devant l'inconscience de ce jeune homme à la santé fragile, Kenshiro avait eu l'envie soudaine de lui rabattre le caquet.

Le lendemain, par un heureux hasard, il y avait eu une désarticulation.

Demandant à Kamo de se tenir près de lui, il avait brandi son scalpel pour ouvrir en grand le ventre d'un cadavre bien avancé. Puis il avait empoigné les viscères pourris-sants pour les sortir et les lâcher dans une odeur infecte au-dessus d'un baquet posé à ses pieds.

Avec cela, ce serait suffisant, avait-il pensé, en jetant discrètement un coup d'œil sournois à Kamo pour voir l'effet produit. Mais son espoir avait été trahi. Le jeune homme avait gardé une expression étonnamment calme.

Le trouble s'était emparé de lui. Il avait beau chercher, dans le clair regard de Kamo, il ne retrouvait pas le moindre signe annonciateur d'une défaillance imminente.

Il avait continué à manier son scalpel, légèrement décontenancé. Mais jusqu'à la fin du travail il n'y avait eu aucun changement dans l'expression paisible de Kamo.

Et trois mois plus tard... Kamo venait toujours travailler, il n'avait pas manqué un seul jour, et sans se faire remarquer commençait à avoir l'allure d'un véritable assistant.

Kenshiro, fâché d'avoir été trahi dans ses espérances, était irrité de voir que Kamo avait les nerfs plus résistants qu'il n'y paraissait. Sa présence constante à ses côtés l'ennuyait d'autant plus qu'il avait été habitué jusqu'alors à travailler en solitaire.

Avant tout, ses nerfs supportaient difficilement le regard du jeune homme qu'il sentait peser sur lui au cours du travail. Kamo observait le mouvement de ses mains d'un regard froid. Sa profession était méprisée et détestée par les gens. Il aimait se retrouver seul pour cette tâche ignoble, et il éprouvait même une certaine assurance à se vautrer dans le mépris des autres qu'il ressentait. Que Kamo participe et l'observe l'humiliait profondément, comme si on l'obligeait à exposer aux regards ses parties honteuses.

Par ailleurs, à plus de soixante ans, il se demandait avec crainte si ce garçon n'allait pas lui ravir son poste à l'hôpital. Nullement découragé par l'odeur, il observait le maniement de son scalpel, et il n'était pas impossible que sa jeunesse lui permette d'assimiler rapidement sa technique et même de la perfectionner.

Il était si inquiet qu'il gardait obstinément le silence lorsque Kamo lui posait

des questions. Et il lui arrivait aussi de le noyer intentionnellement sous les tâches les plus diverses afin de pouvoir s'enfermer seul dans sa pièce pour y travailler.

— Tout est prêt.

Dans ses bottes de caoutchouc, Kamo avait fait son apparition dans l'embrasement de la porte. Kenshiro se leva en silence et se déshabilla avant de se diriger entièrement nu vers son vestiaire pour y prendre des sous-vêtements, un vieux pantalon et une blouse blanche toute tachée. Il quitta la pièce après avoir enfilé des cuissardes qui lui arrivaient presque à la poitrine.

Dans la salle d'anatomie en béton, six cuves à cadavres s'alignaient comme des bassins d'élevage de poissons, tandis que les inégalités du ciment ressortaient sur le sol lavé à grande eau. Il traversa la salle, entra dans la petite pièce attenante.

Sur un lit de pierre, le cadavre ratatiné d'un homme qui avait trempé dans l'alcool était allongé sur le dos.

Le nez recouvert d'une serviette, il prit le scalpel que lui tendait Kamo. L'homme était le partenaire d'un suicide d'amoureux par noyade, et quelqu'un était venu récupérer le corps de la femme, tandis que celui de l'homme n'avait pas encore été identifié. Petit, de constitution fragile, ce n'était pas un sujet très intéressant pour lui. Le malheureux couple avait certainement choisi la mort par désespoir. On lui avait

dit que lorsqu'on les avait trouvés il n'y avait plus que quelques coupures de dix yens dans la poche de pantalon de l'homme.

Il se mit au travail les yeux brillants. Le scalpel se déplaçait vite sur les chairs meurtries. Au fur et à mesure de la progression apparaissaient au bout de la lame les os qui luisaient. Voyant la quantité de chair, il lui suffisait de toucher de temps à autre la charpente pour déplacer le scalpel ni trop profond ni trop en surface afin de ne pas entamer l'os avec le tranchant de la lame. L'instrument avançait à un rythme régulier et méthodique.

Il déplaçait avec de grands gestes le scalpel dans les chairs, en suivant le rythme avec son corps comme s'il dansait. Ses mouvements exagérés contenaient la passion qui brûlait au fond de ses yeux creusés.

Le profond baquet se remplissait à vue d'œil des blocs de muscle qu'il détachait.

Bientôt, le corps de l'homme se trouva réduit à un squelette auquel adhéraient encore des lambeaux de chair.

Il jeta un coup d'œil circulaire au squelette et se pencha pour poser précautionneusement l'extrémité de la lame de son scalpel sur l'articulation du pied. Les os se détachèrent presque trop facilement. La lame, tournoyant à une vitesse étonnante autour du corps libéra en un clin d'œil le crâne, les membres, les côtes et les os du bassin. Tous ces os furent fixés à l'extrémité

de près d'une dizaine de gros fils de fer qui pendaient du plafond. On se serait cru à l'intérieur d'un magasin de pièces détachées pour bicyclettes. Le collier d'os de l'épine dorsale enfilés sur l'un des fils ressemblait à une chaîne de vélo.

Dès que le démontage de la charpente osseuse fut terminé, Kamo enleva les couvercles de trois jarres posées sur le sol. Elles étaient remplies d'eau claire.

Kenshiro répartit les os dans les jarres, le bras droit et la jambe droite dans la première, le bras gauche et la jambe gauche dans la deuxième, et tout le reste dans la troisième, les plongeant avec précaution dans l'eau. Les os s'enfoncèrent, pâles dans le liquide sombre, comme des bâtons de gelée d'agar-agar.

Kamo, passant par la porte de derrière, transporta les jarres à l'extérieur. Hermétiquement fermées, elles étaient placées au sud pendant près de dix mois, pour que les lambeaux de chair qui adhéraient encore aux os se décomposent et se dissolvent, ce qui permettait de récupérer les os devenus propres.

Kenshiro était assis, immobile, sur la table de pierre. La fatigue s'étendait à tout son corps, la sueur coulant à partir de ses épaules le long de son dos.

Kamo sortait à nouveau avec une jarre. Kenshiro se débarrassa de ses gants de caoutchouc, de la serviette plaquée sur sa

bouche et de son tablier de toile cirée, avant de se rendre dans la salle contiguë, là où se trouvaient les cuves, plonger les mains dans le désinfectant.

— C'est fait ?

Un jeune laborantin en blouse blanche entra en faisant la grimace. Dans ses yeux brillait un éclair de dégoût.

Kenshiro se rendit d'un pas traînant dans le vestiaire, et dans sa tenue de travail s'assit lourdement sur une chaise. Les jours de désarticulation, évidemment, il n'avait pas le cœur à déjeuner. D'habitude il mangeait sur place son repas de midi qu'il apportait dans une boîte laquée, mais les jours où il y avait désarticulation il n'en emportait pas, et disait à sa femme qui était malade qu'il mangerait un plat de nouilles de sarrasin à la cantine.

Il lui avait expliqué que c'était bon pour sa santé de manger des nouilles de sarrasin, et Tokiko n'avait pas paru douter de ses paroles.

Le calme plat de la pause de midi s'écoula, et bientôt les allées et venues se faisant plus nombreuses dans le laboratoire, il leva lentement la tête pour regarder l'heure à la pendule, enleva le pantalon de sa tenue de travail, ouvrit son vestiaire, en sortit un yukata* et, une boîte à savon et

* Kimono d'été, généralement à motifs bleu marine sur fond blanc, qui sert également de vêtement de nuit. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

une serviette à la main, il s'engagea sur le petit chemin envahi de mauvaises herbes qui partait derrière le bâtiment, poussa un portillon de bois, sortit.

Il se trouvait au milieu d'un petit quartier résidentiel ancien qui avait échappé aux destructions des bombardements où, après avoir suivi une rue étroite et sinueuse, il arriva au bain public dont la cheminée noire se dressait devant ses yeux.

La salle de bains était entièrement carrelée. Il n'y avait pas beaucoup de clients, et les carreaux du sol étaient secs par endroits, comme recouverts de poudre.

Il appuya sur un robinet, se lava soigneusement avec du savon avant d'entrer dans le bain. Puis, après être resté longtemps dans l'eau brûlante, il ressortit pour se laver une deuxième fois au savon.

Le dos appuyé contre les carreaux du mur, il ferma à moitié les paupières sur son regard absent, pensant seulement à s'arroser d'eau chaude de temps à autre.

Après avoir passé au moins deux heures à répéter la même chose, il sortit du bassin le visage en feu et se changea complètement des pieds à la tête. Ses mains et ses pieds étaient tout fripés d'humidité.

Quand il sortait du bain public, dans la luminosité des rayons du soleil, il éprouvait régulièrement un léger vertige.